

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Des Grands Lacs au Golfe.

Ce n'est pas d'hier seulement que date la discussion du projet de réajustement par une voie de navigation accessible aux bâtiments de moyen tonnage, des Grands Lacs au Golfe de Mexique...

Et les nombreux rapports qui ont été soumis au gouvernement central, à qui incombent les travaux, ont unanimement établi que le projet pouvait être exécuté facilement et sans dépenses trop élevées.

Il était inutile d'insister sur l'absolue nécessité de construire cette voie de navigation, nécessité démontrée par l'augmentation ininterrompue du trafic et l'insuffisance notoire des chemins de fer.

Et cependant le Congrès, qui doit fournir les fonds requis pour l'exécution des travaux, semblait plutôt indifférent au projet. Il accueillait les rapports et les recommandations sans protestation ni signe d'opposition, et il s'occupait d'autres choses.

Néanmoins, l'idée a fait son chemin, et il semble qu'elle soit aujourd'hui plus près de la réalisation qu'on n'eût osé l'espérer.

La commission du Mississippi vient, pour la première fois, de traiter la question de la construction d'une voie de navigation de quatorze pieds de profondeur dans son rapport annuel.

Or, comme la commission est une branche de l'administration, le fait qu'elle traite cette question en conscience la reconnaît comme officielle. C'est un grand point de gagné, et il indique que les pouvoirs publics ont non seulement pris en considération le projet mais qu'ils vont désormais s'occuper de son exécution.

La commission du Mississippi, dont le colonel Wm H. Kirby est le président, ne s'est pas contentée, en effet, d'exposer la question sous tous ses aspects dans le rapport qu'elle a adressé au gouvernement et qui sera rendu public dans quelques jours, elle a recommandé l'adoption définitive du projet et le vote de crédits pour commencer les travaux.

Le département du génie de l'administration des Etats-Unis transmettra indubitablement les recommandations de la commission du Mississippi au Congrès, et il y a d'excellentes chances qu'elle soient bien accueillies.

Il est très probable que le gouvernement fera construire plus tard entre le point où le Mississippi cesse d'être accessible aux bâtiments de fort tonnage et les Grands Lacs une voie de navigation plus profonde que celle qui est projetée actuellement, mais, comme le dit la commission avec juste raison, la construction d'un canal de quatorze pieds en ce moment facilitera considérablement les travaux futurs.

C'est un argument dont tiendra évidemment compte le Congrès, et qui le décidera, sans doute, à accorder les fonds demandés pour commencer les travaux.

Visite de dirigeable.

M. Fallières a reçu récemment au château de Rambouillet une visite inattendue et sensationnelle, celle du nouveau dirigeable de guerre français, la "République", qui, très défilante, est allée saluer, comme il convenait son Président.

Partie de bon matin, la "République" a fait de Chalais-Meudon à Rambouillet un voyage excellent, au cours duquel le magnifique dirigeable a, en dépit d'un vent violent, affirmé ses remarquables qualités de stabilité et de docilité dans les manœuvres.

Après quelques majestueuses évolutions au-dessus de Rambouillet et de sa population émue et fière, la "République", que conduisait son pilote, le capitaine Bois, a disparu, reprenant le chemin du retour.

Voici que les dirigeables rendent visite aux chefs d'Etat: le temps n'est-ce pas de rendre visite en dirigeable.

UNE VILLE PACIFIQUE.

Depuis que la révolution turque se déroule, elle est restée pacifique, sauf les quelques assassinats du début, une bagatelle. Pourtant il y a peu d'années, au monde où se trouvent réunies plus d'allumettes de guerre civile.

Le spectacle qu'offre la ville de Monastir, une des principales de la Macédoine, reste d'une pittoresque extravagance. M. G. Gard, qui en est le témoin, demeure de plus en plus surpris de ce qu'il voit, malgré ses expéditions antérieures à travers le monde.

Tout de même, écrit-il, quel ordre bizarre que celui qui ne connaît que la tamule dans les rues, les incessantes manifestations des Albanais de la région avoisinante, musique en tête, et les promenades diurnes ou nocturnes des bandes grecques à travers la ville!

Chaque jour, depuis la fin de juillet, quelque district albanais envoie à Monastir une centaine de délégués, porteurs de toute leur artillerie, qui débattent avec l'exarceur de leur race l'octroi de la Constitution.

Mais ils ne sont pas seuls. Les bandes grecques affluent aussi. Elles empiètent la ville, à tour de rôle, pendant deux ou trois jours. Le temps de faire leur commission, agrémentée de palabres contraincantes. Pif, paf! On n'entend que des coups de fusil à la douzaine, qui se suivent sans arrêt, et vraiment sans besoin.

On apprend ainsi à Monastir un fait nouveau, qui mérite d'être noté. Les bandits qui se présentent en masse à l'autorité font bien le simulacre de la soumission. Ils sont même sincères pour le plaisir et résolus à se tenir tranquilles dans l'avenir. Mais contrairement à ce que l'on croyait tout d'abord, à ce que l'on a vu pratiquer les premiers jours à Uskub et même à Soloi-

Paq, nul d'entre eux ne rend son fusil.

D'où le nouvel élément de trouble possible: en face des Albanais et des Turcs qui seuls étaient autorisés à conserver des armes jusqu'ici, les chrétiens sont à leur tour officiellement admis au port des fusils, pistolets, couteaux et yatagans.

On marche au milieu de cohortes armées. Vingt mille personnes circulent à travers les rues surchargées d'engins perfectionnés, de brownings, de carabines à répétition superbes, de couteaux invraisemblables.

Il y a beaucoup de parade dans tout cet appareil guerrier. Les populations ne changent pas leurs habitudes aussi vite qu'elles le font des manifestations; mais cependant cela fait beaucoup d'armes et de poudre et d'allumettes.

Puis de bandes, mais que de bandites!

Disette de bois.

Il paraît que, dans une trentaine d'années, le bois de construction deviendra presque un objet de luxe dans les pays qui n'ont pas eu la précaution, comme la France et l'Allemagne, d'aménager leurs forêts et de les placer sous la tutelle d'un code forestier, suffisamment restrictif.

Les forêts des pays scandinaves, épuisées par la fabrication de la pâte à papier sont déjà d'un rendement presque insignifiant; celles des Etats-Unis et du Canada sont dépouillées avec une telle rapidité que, dans un quart de siècle, elles ne compteront pour ainsi dire plus, et comme il faut environ cinquante ans pour que l'on puisse utilement exploiter une forêt, on doit nécessairement compter sur quinze à vingt ans d'excessive disette.

Il y a bien les forêts africaines, dont Stanley a si éloquemment décrit les ténèbres, mais elles sont bien éloignées des côtes et d'une exploitation nécessairement trop onéreuse, et puis les essences africaines, qui fournissent d'admirables bois d'ébénisterie, sont beaucoup trop durs pour être employées comme bois de construction.

On l'a bien vu à Madagascar où les exploitations forestières ont laissé plutôt des déceptions.

EDUCATION DE PRINCE.

Le kronprinz, dit un journal allemand, est tout pénétré de ses futurs devoirs et pense que l'héritier d'un grand empire doit tâcher d'être un homme universel.

L'émulation qu'on donne de ses lectures montre que rien, en effet, ne le laisse indifférent, s'il est vrai, comme le journal l'assure, que le prince n'abandonne jamais un livre à demi-lu. Il lit, en première ligne, les œuvres des grands génies allemands et étrangers.

Il lit tous les ouvrages que l'on publie sur l'art. Il lit les historiens français et anglais, les écrits de Berbaum et ceux de Goldbeck. Il lit toute la littérature dramatique, car il a la passion du théâtre; il fut, dès son enfance, un fanatique d'Ibsen qu'il connaît comme personne. Il lit tout ce qui paraît sur la marine et les voyages; quand un livre lui vient, il fait de la propagande; c'est ainsi qu'il a distribué à tout escadron de la garde, le voyage de Peter Mohr dans le Sud-Ouest. Il lit tous les volumes, brochures, etc., où l'on parle de lui et de son père; il ne se fâche pas lorsqu'on le critique. Une plaquette, intitulée "Le Kronprinz et

la Joyeuse Veuve", lui reprochait son assiduité aux représentations de la "Lustige Witwe", pièce frivole. Le kronprinz acheta la plaquette et l'offrit à tous ses frères. On serait effrayé de tant de gravité unie à tant de jeunesse, si le prince ne lisait encore autre chose. Il lit beaucoup d'ouvrages de sport. Il lit toute la "Detektiv-Literatur"; il a soudé "Le Mystère de la Chambre Jaune" et dévoré tous les "Sherlock Holmes". Il a le goût de la satire, écrite ou dessinée. Il raffole des caricatures sur l'armée allemande et les petites femmes françaises.

Féminisme argentin.

On compte à Buenos-Ayres plus de quarante doctores, exerçant la médecine, la chirurgie, l'art dentaire, l'obstétrique; l'une d'elles présidait récemment l'Académie de médecine. Des centaines d'étudiants conquièrent, dans les Facultés, des diplômes et des médailles. Les femmes jouent dans les concerts de musique composés par elles, sculptent des monuments pour les places publiques, administrent tous les hôpitaux et toutes les œuvres de bienfaisance, se réunissent en Conseil national pour discuter leurs intérêts et affirmer leurs droits.

A l'exception de la politique, toutes les carrières leur sont ouvertes, sans qu'elles s'y heurtent, comme en Europe à la résistance et à l'animosité des hommes. Mais, dit Mme Lombroso Ferrero, dans la "Revista", une barrière sépare les sexes. Deux époux ne sortent pas ensemble. S'ils allaient au théâtre sans un tiers, ils seraient remarqués. En dehors du monde diplomatique, une femme n'est point admise à un repas officiel. Aux dîners de famille, les femmes ne se mêlent point à la conversation des hommes. Les ménages les plus tendres ne montrent point cette collaboration, que l'intérêt commun impose, chez nous, à des ménages dénués. La femme ne sait rien des affaires de son mari.

Cet état de choses, dit Mme Lombroso, tient à la mauvaise éducation que les femmes argentines, qui, de temps immémorial, ont dédaigné, par indolence toutes les occupations domestiques, associées inutiles, elles ne sont, aux yeux de leurs maris, que des meubles de luxe. Aussi se produit-il ce phénomène étrange: toutes les écoles fondées par des féministes sont des "écoles de foyer", où l'on enseigne à coudre, à faire la cuisine, à soigner les enfants. Ayant conquis le droit de vivre en hommes, les Argentines s'aperçoivent qu'elles n'auront d'influence que le jour où elles vivront en femmes.

Les chiens de la Reine.

La reine Alexandra d'Angleterre a, parait-il, deux passions qui sont la musique et les chiens. M. de Bernhardt donne sur cette fantaisie royale quelques renseignements.

Lorsqu'elle est à Sandringham, tous les matins à onze heures elle se dirige vers ses chiens, emportant avec elle des corbeilles remplies de pain et de biscuits pour faire la distribution à ses favoris: les chiens-loups au poil long et rude, et les petits épagneuls de la race King's Charles, qui l'accompagnent partout dans ses voyages.

Inutile de dire que ces chiens sont des modèles d'habitations canines. Trois domestiques sont préposés au soin de les entretenir, et une fois par mois, plus souvent même s'il est nécessaire,

un fameux vétérinaire vient de Londres, pour ordonner un régime aux tontons qui doivent figurer dans une exposition quelconque. Tous les amateurs savent que les chiens de la Reine renferment les plus beaux spécimens de la gent canine qui existent au monde.

De la maison d'habitation aux chenils la distance est assez considérable. Quelquefois la duchesse de Fife ou la princesse Victoria accompagnent leur mère soit à cheval, soit à bicyclette. Du plus loin que les chiens entendent venir leur maîtresse, ils se mettent à aboyer d'une façon assourdissante. La Reine et ses filles inspectent toutes les bêtes et écoutent les rapports des piqueurs. Puis commencent la distribution des friandises. Après quoi on lâche les favoris, qui se mettent à gambader sur le gazon ou qui accompagnent la Reine dans sa visite aux écuries ou aux volières.

Même dans son salon, Sa Majesté a toujours à ses pieds un ou deux de ses petits chiens, et elle déclare en riant qu'elle les aurait tous après d'elle si elle ne craignait leur trop bruyante démonstration d'affection.

Trop bruyants et... oui... mais les chiens de Sa Majesté ont reçu une éducation accomplie.

THEATRES.

TULANE.

Après avoir remporté un grand succès dans "Cupid and the Dollar", M. Tim Murphy et Miss Dorothy Sherrod jouent cette comédie dimanche soir au Tulane pour l'ouverture de la saison.

Cette œuvre est exceptionnellement attrayante, et à en juger par le succès de la pièce qui a commencé hier, les deux artistes auront une foule nombreuse pour les applaudir.

CRESCENT.

Pour ouvrir la saison le théâtre Crescent donne "Under Southern Skies". Cette pièce dont la renommée est très grande est jouée par une troupe de trente-trois artistes, dont onze sont de jeunes et jolies personnes choisies pour leur talent et leur beauté.

La vente des places a commencé hier, et elle a été si encourageante qu'on peut dire que la popularité du Crescent est aussi grande que jamais.

WEST END.

C'est un véritable plaisir de respirer la fraîche brise du Lac Pontchartrain en assistant à l'exécution d'un programme qui comprend du vaudeville, un concert de musique instrumentale et le cinématographe. Aussi la grande plateforme est-elle toujours bien garnie.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Accident de chemin de fer.

London, Ont., 3 septembre.—Le train de voyageurs No 4 de la ligne Grand Trunk a déraillé, ce matin, près de la station de Woodstock. Sept voyageurs ont été blessés. L'accident est attribué à la rupture d'un rail.

L'enquête sur l'incendie de la rue de Chartres.

Le marshal d'incendie Hagerty et l'attorney de district Porter Parker continuent leur enquête sur le désastreux incendie de dimanche dernier, mais ils gardent le silence le plus complet sur les résultats qu'ils ont obtenus jusqu'à présent. Contrairement à ce qu'on pensait le grand jury actuel ne sera pas convoqué en session spéciale. Du reste, le juge Chrétien, de la cour criminelle de district, qui entre en session le 8 courant, dressera immédiatement la liste du nouveau grand jury, auquel l'affaire de l'incendie sera très probablement soumise.

Hier matin le bruit s'est répandu qu'un cadavre avait été découvert sous les débris. Une forte odeur de chair décomposée avait donné naissance à ce bruit; mais des recherches faites aussitôt n'ont fait découvrir que le cadavre en putréfaction d'un chat.

Le scrutin de ballottage.

Le scrutin de ballottage des élections primaires aura lieu le 29 septembre. Il y a lieu à un second tour de scrutin pour décider entre M. Wickliffe et Favrot dans le sixième district congressiste, entre le juge Provosty et M. Breazeale pour les fonctions de juge de la cour suprême, et entre M. Shelby Taylor, d'Acadie, et M. Overton Cade, de Lafayette, pour les fonctions de membre de la commission des chemins de fer.

Au premier tour M. Wickliffe a triomphé dans sept des douze paroisses du sixième district et a obtenu une majorité d'environ 600 voix sur M. Favrot.

Les deux concurrents ont recommencé la campagne dès hier. Le juge Provosty a obtenu 3,500 voix de plus que M. Breazeale, et c'est parce que le troisième concurrent, M. Sompayrac, a obtenu 4,500 voix, beaucoup plus qu'on ne pensait, qu'un second tour de scrutin est nécessaire.

M. Provosty et Breazeale vont se remettre en campagne sans délai. M. Overton Cade, qui est actuellement membre de la commission des chemins de fer, est arrivé en tête au premier tour. Toutefois, M. Shelby Taylor l'a suivi de très près, et la lutte sera vive au second tour.

L'exposition des Manufacturiers.

Le comité exécutif de l'Exposition des Manufacturiers s'est réuni hier à onze heures du matin pour discuter plusieurs questions importantes.

Il a été décidé, entre autres choses, de donner aux exposants et aux négociants le droit d'acheter par centaines des billets d'entrée à prix réduit pour les distribuer à leur discrétion.

Le comité a décidé aussi de donner aux exposants une plus grande latitude pour la vente des produits et marchandises exposés.

Dès la matinée les visiteurs ont été nombreux hier à l'exposition. Plusieurs trains d'excursion sont arrivés des campagnes.

ACQUITTES.

Max Fogel, qui demeure rue Mel-pomène, 1930, et tient un restaurant au numéro 125 de la rue Bourgogne, a comparu hier matin à la seconde cour criminelle de cité sous l'accusation d'incendie volontaire formulée contre lui par le marshal Haggerty. Il était spécialement accusé d'avoir mis le feu à son restaurant le 26 juillet dernier.

Les témoignages entendus n'ont pas établi que Fogel avait mis le feu à son établissement, et le juge l'a acquitté.

Mort du capitaine Driscoll.

Le capitaine Timothy Driscoll, du quatrième precinct, est mort en sa demeure, rue Chippewa, 2318, hier après-midi, vers deux heures.

Le capitaine Driscoll était atteint de la maladie de Bright depuis quelque temps, mais rien n'indiquait sa fin prochaine.

Il était revenu ces jours-ci de Stafford Springs, où il avait passé ses vacances, et mardi matin il était dans le bureau de l'inspecteur, se sentant parfaitement bien.

Le capitaine Driscoll était un des hommes les plus estimés de la police. Il avait été nommé agent surmuralier en décembre 1889, et depuis lors il avait monté en grade. En 1905 l'inspecteur Whitaker l'avait nommé capitaine.

Jeunes malfaiteurs.

Deux jeunes garçons ont arrêté l'autre nuit un messenger de la Western Union Telegraph Company, Ed. Villeré, et lui ont enlevé ses dépêches. Ils en ont délivré quelques-unes et ont touché ainsi de petits montants.

Un jeune garçon de 14 ans, John Sarraco, a été arrêté par les agents Bouny et Mendell et parfaitement identifié par Villeré, et une accusation de vagabondage a été formulée contre lui.

L'autre assaillant de Villeré est Oscar Terrell. Il a touché 55 cents pour une seule dépêche.

Suspensions.

Le sergent de police Cearna et les agents Souza et Beyle ont été suspendus de leurs fonctions hier soir par l'inspecteur O'Connor. Ils ont trois ans accusés d'avoir accepté un pot de vin d'une femme qui tient une maison malfamée dans la rue Douane.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: 12.00 par an; 6 mois; 6.00; 3 mois; 3.00.

Pour la Merique, le Canada et l'Etranger port compris: \$15.00 par an; \$7.50; 6 mois; \$3.75; 3 mois; \$1.87.

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00 par an; \$3.00; 6 mois; \$1.50; 3 mois; \$0.75.

Pour la Merique, le Canada et l'Etranger \$8.00 par an; \$4.00; 6 mois; \$2.00; 3 mois; \$1.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition paraît trois fois par semaine, le dimanche, le mardi et le jeudi.

Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux bureaux.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAIRES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 43 Commencé le 17 Juillet 1908

NOËLLA

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MEROUVEL

PREMIERE PARTIE

Le Roman d'Hélène

Suite.

XXIV

L'HEURE DES RIMES

Quinze jours s'étaient passés depuis l'arrivée de Carlo Benzoni

à Suze, mais personne n'aurait pu dire ce qu'il avait fait de son temps.

Seule, sa tante connaissait son retour.

Toutefois, il n'avait passé que quelques heures chez elle.

Où était-il allé?

Et pour quelle cause?

Lui seul le savait.

Touta Rizzo, la servante de l'auberge du Montier avait demandé trois jours de congé à son patron, sous le prétexte que sa cousine de Suze était malade et qu'elle voulait la voir.

La saison des étrangers n'était pas encore arrivée.

L'hôtelier les lui avait concédés.

Son congé passé, elle était revenue à son poste pour reprendre sa besogne comme à l'ordinaire.

Aucun changement dans ses habitudes.

Le père Josephin avait seulement remarqué chez elle quelques signes de joie et aussi parfois d'inquiétude.

Mais si légère!

Le soir était venu.

De gros nuages lourds montaient lentement à l'horizon dans les fonds du sud-ouest du hameau de Santa-Maria du côté de Villette et de Longefoy.

Une chaleur accablante pesait sur les gens et les bêtes.

De grands grondements, répétés tout le long du val comme par une suite d'échos, commen-

çaient à se faire entendre.

On était aux premiers jours de juin.

Les fiances des montagnes se couvraient d'un manteau vert admirable et les feuillages des hêtres avaient fait explosion sous les rayons d'un second soleil par qui tout se revivifiait.

L'obscurité envahissait peu à peu les alentours de la petite métairie de Marthe Lecoz, les pommiers en fleurs, les vaches qui tranquillement paissaient l'herbe épaisse et tendre en levant de temps leurs yeux vers les gros nuages lointains d'où sortaient de rapides éclairs.

La Ravande acheva de vider l'échelle de sonpe qui composait à peu près seule le menu de son repas du soir et dit à Marthe Lecoz assise près de la cheminée en tenant sur ses genoux la petite Noëlla à demi déshabillée.

—Vous n'avez plus rien à me commander?

—Non, rien je vous remercie Rose.

—Tout est en ordre. Les vaches ont leur abri; l'orange vient de ce côté... Vous ne voulez pas que je reste près de vous?

—Ce n'est pas la peine.

—Vous n'aurez pas peur au moins?

—Non, ma bonne.

—Bonne nuit!

La veuve s'en alla, non sans avoir pris soin de ranger une dernière fois les chaises, les se-

stettes, de fermer les fenêtres et d'allumer une petite lampe suspendue à une poutre du plafond en disant:

—Ça m'ennuie de vous laisser toute seule.

Enfin elle se trouva dehors.

Sa maîtresse la vit traverser la pâture, passer la barrière gravir un escarpement de l'autre côté du chemin et disparaître dans un pli de terrain, derrière un groupe de sapins qui s'abaïssaient sa maisonnette.

—Une pauvre orature douce et dévouée! pensa-t-elle en achevant de devêtir sa fillette qui s'endormait presque dans ses bras.

Maintenant Noëlla était une ravissante enfant de trois ans et demi, déjà forte, avec de beaux cheveux blonds, des yeux bleus très doux et quelque chose de traits délicats de sa mère.

L'air pur de Santa Maria, sa vie paisible dans cette petite ferme si fraîche au printemps, si gaie l'été avec les cascades de l'Isère qui coulait à deux pas de la maison, les soins dont elle était comblée par sa gardienne qu'elle considérait comme une mère, l'avaient préservée des maux et des faiblesses des pauvres enfants de Paris si souvent condamnés à des maritres étrangères à leurs familles, ou amputées par l'air vicié des logements où ils sont pour ainsi dire emprisonnés.

Et cependant, il y avait en elle

une mélancolie naturelle, dans son regard une vague inquiétude comme si elle eût deviné la drame dont elle était destinée à devenir la principale victime ou pressenti celui qui devait de nouveau s'abattre sur elle.

Un soir-là, elle entoura de ses petits bras le cou de sa nourrice, de sa seconde mère, avec plus d'abandon et de tendresse qu'à l'ordinaire, au moment où elle la déposait dans son berceau.

Enfin elle s'endormit.

Marthe resta quelque temps auprès d'elle jusqu'à ce que, rassurée par son souffle pur et régulier, elle l'eût vue plongée dans un profond sommeil.

Alors elle se leva.

L'orage se rapprochait lentement: de larges gouttes de pluie tombaient sur les dalles de pierre qui formaient une sorte de trottoir devant la maison, avec un bruit mat, mais ce n'était encore qu'un menace.

Pas un souffle de vent, pas un frisson dans les feuilles des arbres.

Marthe s'enfonça dans les souvenirs de son passé.

Elle revit l'image de ce Piémontais qui, pendant deux années, s'était acharné après elle, galand d'abord lorsqu'il était venu au Bourg-Saint-Maurice à une fête, essayant de gagner quelque argent en jouant ses valises et ses chansons napolitaines, ses airs populaires.

Elle l'avait écouté poliment

en lui disant qu'elle ne songeait pas à se marier, qu'elle était trop pauvre et qu'elle avait peur de l'avenir.

En réalité, ce Benzoni l'effrayait avec ses yeux d'une vivacité fébrile, sa force de maîtresse et ses propos hardis.

Mais sa résistance n'avait fait qu'exaspérer cet être aux passions farouches.